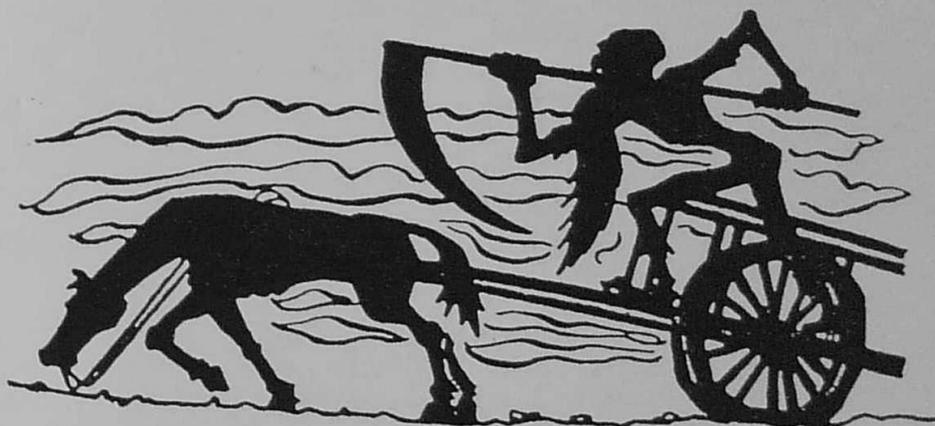




MOUEZH AR MENEZ N° 11

CONTES DES MONTS D'ARREE ET
DES MONTAGNES NOIRES



Avec René TRELLU



SOMMAIRE

	Page
- 1 - Introduction	1
- 2 - René TRELLU	4
- 3 - Contes des fêtes du calendrier.	9
* <i>Les crêpes de Sizun</i>	
* <i>Le meunier du Drennec</i>	
* <i>La chapelle des bergers</i>	
- 4 - Avec le diable.	19
* <i>Le diable et le sabotier</i>	
* <i>La belle meunière</i>	
* <i>Tonton Fanch</i>	
* <i>Le petit cimetière de Rumengol</i>	
- 5 - Avec les korrigans.	33
* <i>Vonn Bécam</i>	
* <i>Louisic Piriou du Mougau Bihan</i>	
- 6 - Ici et au-delà.	43
* <i>Le fossoyeur rhumatisant</i>	
* <i>Polig de Brasparts entre au paradis</i>	
* <i>Le puits du chien à Kergaradec en Brennilis</i>	
- 7 - L'ankou, le faucheur des vies.	53
* <i>Veig Richou, le pillaouer de Loqueffret</i>	

L'Association des Amis de l'Ecomusée des Monts d'Arrée remercie vivement Madame le docteur Louise Blackerby, fille de René Trelu, pour nous avoir adressé, de la lointaine Virginie où elle demeure, les souvenirs qui nous permettent de le rappeler, en toute raison, à la mémoire des hommes du lieu et du temps.

Elle remercie également le Conseil Général du Département du Finistère pour l'intérêt qu'il marque à l'égard de l'ensemble de ses publications.

La présentation générale est de
Pierre MORISSET
Président de l'association
de 1984 à 1989

Avec René TRELLU

"Connaissez-vous ce déjà vieux recueil de contes ?" me dit un jour le directeur du Centre de Classes Vertes de Brasparts. Et il me tendit un petit livre broché, défraîchi, fatigué, dont les couleurs flétries d'une couverture maltraitée ne réhaussaient pas l'aspect vieillot. C'était "Contes et récits des Monts d'Arrée et des Montagnes Noires" de René Trellu.

René Trellu ? Qui en avait entendu parler ?

"Lisez, ce n'est pas mal du tout"

Je lus donc, intéressé par tout ce qui pouvait servir notre projet de veillées avec les conteurs dans le cadre de l'activité des Amis de l'écomusée des Monts d'Arrée. Je lus, je fis lire. Et nous redécouvrimus tout l'intérêt d'une approche délicate du conte, entreprise par un instituteur profondément épris du milieu de l'Arrée.

Qui était donc René Trellu ? Ce que nous en savons aujourd'hui nous le devons à sa fille, le docteur Louise Blackerby, résidant dans l'état de Virginie, aux Etats-Unis.

René-Marie Trellu est né à Ploëven, au village de Ker Manac'h, le 1er janvier 1889, dans cette plaine fertile du Finistère qui descend vers la baie de Douarnenez : le Porzay. Comme c'est généralement le cas dans le monde rural du lieu, on retrouve facilement les ascendants sur place : Trellu Alain né à Plonévez-Porzay en 1848, Trellu Jean à Cast en 1800, Trellu Corentin à Cast en 1770.

Comment l'homme qui eut la mer pour horizon se prit-il d'amour pour l'âpre paysage terrien des Monts d'Arrée ? C'est vraisemblablement parce qu'il épousa en 1919, au retour de sept années de service militaire et de guerre, Marie-Gabrielle Galaine, dont les ancêtres étaient issus du Léon, aussi loin que l'on peut remonter, et qu'ils se fixèrent tout d'abord comme enseignants à Commana où naquirent leurs deux filles : Madeleine en 1920 et Louise en 1921. Ils y demeurèrent de 1919 à 1924, puis ils revinrent y habiter dès leur retraite en 1942. René Trellu s'installa dès lors à l'orée du village, côte à côte avec l'école où il avait enseigné.

De 1942 à 1973, année de sa mort, il parcourt la campagne environnante en tant qu'agent d'assurance de la "Compagnie du Finistère" et correspondant du journal régional "Le Télégramme de Brest et de l'Ouest". C'est qu'il aime parler, écouter, écrire. Louise Blackerby rapporte : "Il me disait souvent : *Ma fille, il n'y a pas dans ce monde une personne, si modeste puisse-t-elle nous paraître, qui ne puisse nous apprendre quelque chose sur quelque sujet, si nous voulons bien leur consacrer un peu de notre temps...*"

Il est vraisemblable qu'il recueillit alors récits, bribes de contes et qu'il put enfin affirmer son besoin d'écrire. Mais, nous n'avons à ce jour aucune source qui nous permette de faire la part de la collecte, de la réécriture ou de la création. Il publia aux éditions du Télégramme de Brest et de l'Ouest : *Contes et récits des Monts d'Arrée et Montagnes Noires* en 1956 et *Piñhou ha Bolennou* en 1971.

"Mon père était un homme sensible aux beautés de ce monde, à la nature dans sa splendeur. Il était sensible aux faiblesses humaines et il était plein de compassion pour les gens seuls, abandonnés, les enfants et les créatures sans protection contre les dangers de ce monde..."

Il était profondément croyant et peut-être cela lui permit-il de travailler dans cette atmosphère du merveilleux où le réel et le surréel n'ont pas de frontière. René Trellu et son épouse furent enterrés pieusement. Ils reposent aujourd'hui dans l'enclos de pierres sombres de l'église de Commana, côte à côte pour l'éternité, ayant accompli leur vie dans l'amour de la terre bretonne et comme fixé la devise que Madame Trellu aimait à répéter :

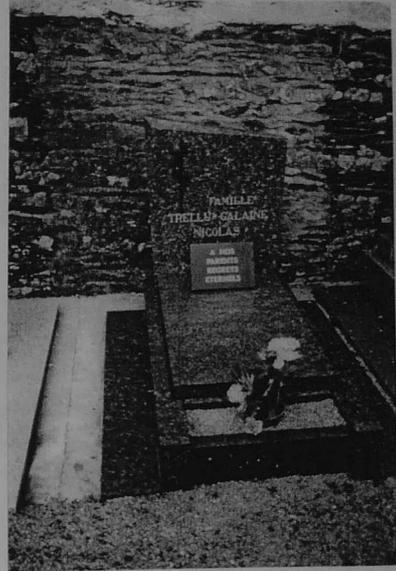
"Je meurs là où je m'attache"

L'Association des Amis de l'Ecomusée des Monts d'Arrée est heureuse de remettre en mémoire les contes et partant la personne de René Trellu. Elle souhaite que vous y preniez autant de plaisir que tous ceux qui vécurent avec nous la soirée qui leur fut consacrée le 11 mars 1988.

Pierre MORISSET



René TRELLU



Mon père, ainsi que ma mère avaient
 gardé dans leur cœur une religion profonde
 Tous deux furent enterrés pieusement
 avec les sacrements de l'église

Derrrière leur tombe ma mère avait planté
 une touffe de lierre qui recouvre maintenant
 le petit mur qui abrite leur tombe. La
 devise était la devise de ma mère ma mère
 "Je veux la où j'ai attaché".

Extrait de lettre de la fille de M. et Mme Trellu
(Louise Blackerby)



Les contes qui vont suivre sont reproduits avec l'aimable autorisation du "Télégramme de Brest et de l'Ouest" ; L'Association des Amis de l'Ecomusée des Monts d'Arrée lui exprime sa vive reconnaissance.



R. TRELLU

CONTES & RÉCITS

des
MONTAGNES D'ARRÉE
et des
MONTAGNES NOIRES



R. TRELLU

Etre Beg-ar-Haor ha Mene-Bre
Etre Rosko ha Kemperle
PILLOU HA BOLENNOU



Maison de René TRELLU à Commana



CONTES DES FETES DU CALENDRIER

- Les crêpes de Sizun (conte de la chandeleur)
- Le meunier du Drennec (conte de Noël)
- La chapelle des bergers (conte de Noël)



SIZUN

Les crêpes de Sizun

(CONTE DE LA CHANDELEUR)

Lann naquit un jour de Mardi-gras à Milin-ar-Pabig, aujourd'hui Milin-Kerlann, en Commana, sur les bords de l'Elorn, à l'époque où les Monts d'Arrée n'appartenaient à personne.

C'est là aussi que naquirent ses ancêtres. Son père, Job-ar-Pab avait déjà trois marmots à la naissance de Lann, en eut huit autres par la suite et rien pour les nourrir, ou peu de chose. Job s'intitulait propriétaire-meunier au moulin de Pabig, mais ses "pratiques" n'étaient pas nombreuses ; en tout dix villages, cinq sur la rive droite : Roskoat, Kernamann, Keramon, Brézéant et Kerfornédic cinq sur la rive gauche Roudou-derh, Hengoat, Roch-ar-Noël, Moguerou et Kermarker, mais les dix réunis suffisaient à peine à faire tourner le vieux moulin à demi-temps.

Dans ses moments vides, Job piégeait les bêtes de la montagne et capturerait les saumons qui s'aventuraient aux abords du moulin. En cela, il était expert. Un saumon, une belle truite repérés étaient condamnés. Un barrage en amont, un coup de filet, et vlan, la bête sur le sec ; c'était autant pour la nichée affamée.

Quand, à ses treize ans, Lann sortit du catéchisme, il comprit qu'il devait laisser la place aux petits.

Il dévala donc l'Elorn, s'arrêtant à tous les moulins, demandant de l'embauche, et c'est ainsi qu'il arriva chez Nicolas Fagot, à Milin-ar-Hoad, à deux kilomètres de Sizun.

Ce qui le frappa le plus, ce fut le contraste de ce moulin avec celui de son père. Autant celui-ci était vieux, pauvre en eau, autant Milin-ar-Hoad avait grand air avec ses écluses pleines, son rucher bien exposé, ses vergers abrités où mûrissaient les cerises, les prunes, les galeuses et même les poires d'hiver ; ses vastes pâturages ses hautes futaies montant vers Saint-Cadou. Tout cela lui donnait un air tout à fait cossu.

Après s'être fait connaître comme fils de Job-ar-Pab, Lann fut engagé comme "porteur". Ses tournées le menaient à Lopérec, Saint-Eloy, Lampaul et Commana.

Il coula ainsi jusqu'à ses vingt ans une existence laborieuse et heureuse. Il se contentait de modestes gages pour rester auprès de Soasig Fagot, fille unique du meunier, qui seule le retenait au moulin. Soasig, de son côté, prisait beaucoup le jeune "porteur" et ne s'en cachait guère, ce qui inquiétait quelque peu les parents, blessés dans leur orgueil de "julods".

A la demande en mariage, Lann reçut un refus sec. Il n'insista pas et, sûr de l'amour de la jeune fille, partit vers la Haute-Bretagne où les moulins broyaient en plus de l'orge, du seigle et du blé noir, une céréale appelée froment qui, écrasée, donnait une farine onctueuse et un pain bien blanc, inconnu au pays de Sizun où, à l'époque on ne consommait qu'un pain grossier, de seigle, d'orge, noir et amer.

Dix ans passèrent ainsi en exil. Lann avait maintenant trente ans, Soazig, vingt huit. Il songea alors à revenir au pays natal, et un jour, il réapparut à Milin-ar-Hoad, où Soazig lui fit grande joie, ses parents grise mine. Il reprit son état de "porteur". Mais de son séjour en penthièvre, il amena un sachet de grains qu'il sema sur les coteaux du moulin. Il récolta de beaux épis, en retira une farine blanche, parfumée dont Soazig fit une pâte légère, fine qu'elle étendit avec une raquette sur une tuile chaude, à défaut de "bilig". C'est ainsi qu'elle obtint la première crêpe. Je ne sais pas si, par la même occasion, son amoureux inventa le rozell ; ce n'est pas raconté par votre grand oncle.

Toute la récolte de l'année suivante fut transformée en crêpes que Soazig assaisonnait, privée de sucre, du miel de son rucher, de sel fin, de beurre doux et d'oeufs frais. (Ça ça doit être une grosse erreur parce que le beurre doux sur les crêpes, c'est une hérésie. Ah, c'est un beurre de riche...).

Les premières furent offertes au recteur qui, les trouvant délicieuses, en recommanda chaleureusement la fabrication.

Désirant voir Soazig à l'oeuvre, le bon pasteur descendit jusqu'au moulin où le mariage fut consenti par les parents un peu à contre-cœur, il faut l'avouer.

Le froment se répandit rapidement dans les paroisses voisines, supplantant le seigle et le blé noir, enrichissant de ce fait toute une vaste contrée s'étendant du Faou à Huelgoat, de Ploudiry à Pleyber-Christ.

Par suite, Soazig fit de nombreuses adeptes, si bien que les crêpes devinrent rapidement populaires.

Aujourd'hui, elles font vivre une famille sur dix à Sizun, on en exporte en Orient et en Occident, ce qui contribue à faire connaître de plus en plus le pays des "sparl" dont la renommée s'agrandit de jour en jour. Mais là-bas, à Kerlann, dans la montagne, l'oubli est tombé pour toujours sur le vieux moulin caché par les ronces et le houx. Ses vieilles pierres attestent et pleurent le souvenir de leurs maîtres, tandis que dans le val ensoleillé où l'Elorn assagi coule entre ses rives fleuries de myosotis, de nénuphars, Milin-ar-Hoad tournera encore longtemps pour moudre le bon grain comme au temps lointain de Lann et de Soazig qui lancèrent sur le marché, sans marque de fabrique ni brevet d'invention, les premières crêpes dorées du monde.



Le meunier du Drennec en St Cadou

(CONTE DE NOEL)

Sa grand mère, Jeannie Quéméner, avait raconté bien des fois à Louis Pennec, du Moulin du Drennec en Saint Cadou, que les bêtes parlaient la nuit de Noël. Mais le meunier, habitué à entendre les histoires de ses "pratiques", n'avait qu'une confiance très limitée dans la parole de sa grand'mère, se disant que tous les vieux avaient la marotte du merveilleux auquel il se refusait à croire.

C'est pourquoi, ce soir-là, il dit à la maisonnée : "Allez tous au "pelgan", moi, j'ai de l'occupation au moulin. Pendant que vous serez là-bas, je préparerai le café du réveillon que nous boirons ensemble, à votre retour. N'oubliez pas de rapporter des brioches du bourg."

Quand tout le monde fut parti, Louis qui depuis longtemps avait son idée, se glissa un peu avant minuit dans l'étable, se dissimula sous quelques bottes de fourrage qu'il y avait, à dessein, déposées dans la journée.

Puis, quand il fut bien installé, comme dans un nid douillet, il attendit, écouta, décidé à tirer au clair les racontars de sa grand'mère. Il se trouvait si à l'aise, dans la paille fraîche, que fatigué de sa journée, il se laissa rapidement envahir par le sommeil.

Tout était silencieux, les bêtes semblaient dormir. Tout-à-coup, il crut cependant entendre au loin, très vaguement, les cloches de minuit à Saint-Cadou, et au fond de l'étable un bêlement qui disait :

- Oh ! le mauvais maître. Pensez-donc, depuis six ans que je suis à son service, il m'a volé six habits pour s'en vêtir, car il n'y a pas de doute, j'ai bien reconnu ma laine sur son dos. Le vilain égoïste ! Ah ! si j'avais des cornes !

- Taisez-vous, dit le chat qui se trouvait là par hasard, et moi qui suis réduit à manger des souris, heureux encore quand j'en trouve rôdant parmi les sacs du moulin, s'il n'y avait que lui pour penser à moi, je serais mort depuis longtemps.

- Je réveille ce fainéant tous les matins puisque sa vieille horloge boude tout le temps. Croyez-vous qu'il m'en sache gré ? Pas du tout. Un caillou par ici, un caillou par là, sous prétexte que j'emmène les poules au jardin, où nous ne faisons aucun mal. Je le déclare publiquement : ce meunier est un ingrat. Il est loin de valoir sa grand'mère, Jeannie Quéméner, si bonne, si bonne ... Toujours les mains pleines ! Ah ! si j'avais des ergots plus longs et le bec de l'aigle !

Ainsi s'exprima le coq.

- Ce n'est rien tout cela dit Bijou, le vieux cheval. Vous, vous êtes libres, tandis que moi, je suis esclave, ne connaissant que le fouet et les brancards. Je me suis usé à son service, tirant par monts et par vaux, la carriole toujours trop chargée.

"Fridu", la bonne laitière, meugla :

- C'est encore pis pour moi ; tous les ans, il me ravit mon petit, Dieu sait pour quel destin ! Malgré mes pleurs, monsieur "Tic-Tac" fait la sourde-oreille. C'est démoralisant de servir un tel tyran !

- Consolerez-vous, réjouissez-vous, bientôt tout cela changera ; nos peines touchent à leur fin ; nous aurons un nouveau maître, dit Rusig, le grand boeuf roux.

- Oui, oui, je vous prédis qu'avant huit jours, nous le porterons en terre, ajouta Guennig, le frère de Rusig.

- Cocorico, Dieu soit loué !

Le chant du coq fit sursauter Louis. Il se frotta les yeux, reconnut qu'il avait somnolé, mais ne sut au juste s'il avait rêvé ou réellement entendu parler les animaux. Il sortit de sa cachette, d'assez mauvaise humeur, ayant assisté à son procès, ce qui l'avait affecté malgré lui.

Une heure plus tard, les gens de retour du Pelgan, réveillaient gaîment dans la cuisine du moulin où brûlait une énorme bûche, tous, sauf le meunier qui, assez sombre, dit à sa femme, avant de se coucher :

- Tiens, j'ai réfléchi à ces deux vieux boeufs de labour, tu sais : Rusig et Guennig. Ils sont à peu près en état ; je compte les vendre à Sizun, lundi, et en acheter deux plus petits. Demain, je me lèverai de bonne heure ; le travail presse au moulin.

Le surlendemain, samedi, une lourde charrette à timon unique, tiré par Rusig et Guennig, montait lentement les quatre kilomètres séparant le moulin du Drennec de Saint Cadou ; derrière, une poignée de gens, tête nue, deux femmes en noir et cinq orphelins en pleurs. C'était le convoi funèbre de Louis Pennec qui s'acheminait vers l'église, pendant que sur les hauts sommets de l'Arrée les cloches faisaient retentir le glas lugubre du meunier qui, le lendemain de Noël en ouvrant ses vannes avant l'aube, était tombé dans l'étang et s'y était noyé."



Louis Pennec a entendu les animaux parler la nuit de Noël

La chapelle des bergers

(CONTE DE NOËL)

Cheun (Yves) ar Rouz demeurait à cette époque-là à Botcadour, un tout petit village situé sur le côté Nord du Yun-Ellez (Marais du Mont-Saint-Michel).

C'était un Cornouaillais du pays de Crozon que les péripéties d'une vie mouvementée avaient jeté sur les sommets de l'Arrée où il connut "Leinig Vian", fille unique de Gabriel Martin, surnommé "ar héméner koz" (le vieux tailleur) à cause de son métier de tailleur-rapiécuteur et de son âge frisant la centaine.

Cheun était un solide gâs, courageux, sympathique, ayant beaucoup vu, beaucoup appris dans ses pérégrinations, mais chrétien tiède, si l'on peut dire, ne connaissant juste que son pater.

Leinig Vian reçut pour dot une maisonnette, une toute petite étable, deux journaux de terre ingrate, quatre moutons et un jeune chien : Biroulig, n'ayant pas encore vu le loup.

Le jeune ménage n'était donc ni riche, ni tout à fait pauvre. Cheun s'adapta tant bien que mal à sa nouvelle existence de pâtre-cultivateur, mais malgré ses efforts la ferme ne rendait pas. Il grattait bien sa maigre terre, dont les revenus suffisaient tout juste à nourrir la famille qui comptait neuf enfants au bout de quinze ans de mariage.

Le troupeau non plus n'augmentait guère : A cela, il y avait trois raisons ; la vente annuelle des meilleurs sujets, nécessitée par les besoins du ménage, la mortalité qui frappait régulièrement les moutons et la part que prélevaient les loups, qui était de beaucoup la plus importante.

Désirant améliorer la qualité de ses bêtes, Cheun résolut de les croiser avec d'autres de la presque île. Il se rendit donc à la foire de Châteaulin, où il acquit d'un cultivateur de Roscanvel un agnelet blanc à tête noire, bien constitué, qu'il appela naturellement Penndu (tête noire).

Deux ans après, Penndu, qui avait vite grandi, était un bélier bien charpenté, bien encorné, remarquable par son poids et sa toison bien fournie. C'était une superbe bête qu'on lui enviait, et dont Cheun était fier.

Très rapidement, Penndu devint le chef incontesté du troupeau qui le suivait docilement.

Lorsque le vent soufflait du côté de Commana, Penndu, accompagné du troupeau, prenait la direction du Yun et s'y maintenait toute la journée.

Si le vent et la pluie venaient de Brasparts, le chef broulait sur la pente nord du Mont-Saint-Michel, bien abritée, et le soir le troupeau rentrait, Penndu devant, Biroulig et le berger derrière.

Cependant, depuis l'achat du bélier, le troupeau augmentait et comptait à présent douze têtes.

Cheun aurait bien voulu une trentaine, mais les loups voraces lui ravissaient bon an, mal an, une demi-douzaine, malgré la vigilance de Biroulig, qui avait perdu successivement un oeil et sa queue au combat. La pauvre bête ainsi diminuée, Cheun parlait parfois de s'en débarrasser.

Ce soir-là, c'était Noël, Cheun, qui ne croyait pas aux miracles, fit cependant, comme tous les ans, un bon feu devant lequel tout le monde se réunit pour parler de moutons, loups, chien et bergers.

"Douze moutons, dit-il, c'est peu, on aurait dû avoir davantage si Biroulig avait été plus ..., mais il se fait vieux : quinze ans. J'ai bien envie de le tu..." Il n'osa achever, biaisait avec sa pensée, finit : "Si on le remplaçait ?"

Une protestation générale s'éleva. Ce fut d'abord Leinig qui se récria, puis les enfants, dont les tout petits se mirent à crier à l'idée de perdre Biroulig, le vieux Biroulig, compagnon de leurs jeux et de leur enfance, le brave chien qui s'était battu si souvent avec les loups ! Non, on ne le remplacerait pas ! Il était à eux, et c'était à eux seuls de décider. Cheun céda.

Quand le feu baissa, Leinig balaya précautionneusement les tisons dans la cendre, récita la prière habituelle, qu'elle allongea ce soir-là en l'honneur de Noël, à qui elle adressa avec ferveur une ultime supplication :

Mabig Jezus, deuz ar pehed duvallit or bugaligou,
Mabig Jezus, deuz ar bleizi duvallit on devidigou.

Prière que tout le monde, y compris Cheun le mécréant, reprit en coeur :

Petit Jésus, du péché protégez nos enfants,
Enfant Jésus, des loups protégez nos moutons.

Un quart d'heure après tout le monde dormait. Cheun fit un rêve étrange :

Là-bas, sur la route qui contourne le grand marais, il voit une foule innombrable de moutons se dirigeant vers les sommets, il veut les compter, mais impossible, il sont trop nombreux ; tous de même taille, se confondent en une masse mouvante. De son existence de berger, il n'en a jamais vu autant. Combien sont-ils ? Mille, dix mille, vingt mille, peut-être plus ? Tous les moutons de la contrée réunis n'auraient donné qu'une faible mesure de l'interminable colonne qui progresse toujours lentement. D'où viennent-ils, où vont-ils, qui les conduit ? Mystère.

* * *

Les voilà qui changent brusquement de direction, quittent la route, se dirigent vers le Mont-Saint-Michel qu'ils gravissent par la pente douce du Sud. Les voilà arrivés tout en haut, couronnant le sommet de leur nombre incalculable et impressionnant. C'est un beau spectacle, unique, merveilleux, qu'un vrai berger seul peut apprécier à sa valeur. Cheun n'aperçoit aucun pâtre, et cependant les moutons, en silence, se rangent côte à côte dans un ordre parfait, s'alignent comme pour prendre position contre un ennemi invisible, mais qu'on sent tout proche. Le danger est certainement imminent.

Tout à coup, Cheun distingue, bien en évidence, détachés sur le front de l'immense troupeau : Penndu et Biroulig, côte à côte, semblant épier le Yun-Ellez couvert de hautes herbes et d'où, d'un moment à l'autre, l'ennemi peut surgir.

En effet, voici que, du fond du Marais, Cheun entend s'élever une clameur lugubre, terrifiante, poussée par une multitude de voix : hou, ou, ou, ou, hou, ou, ou, ou, puis il voit une infinité de bêtes se diriger vers le Mont-Saint-Michel.

A leurs hurlements et à leurs yeux d'escarboucles, plus brillants que la nuit claire, Cheun a vite fait de les reconnaître. Ce sont des loups, des loups de taille gigantesque, ils escaladent le mont par le versant le plus abrupt où la montée à pic est dangereuse, les chutes mortelles, Cheun frissonne. La bande est considérable, ce sont certainement tous les loups des Monts d'Arrée et des Montagnes Noires, rassemblés dans un dessein que Cheun ignore.

A leurs hurlements, Biroulig, qui a deviné l'ennemi, aboie furieusement. Alors, d'un même mouvement, obéissant à un instinct naturel et peut être à un chef invisible, les moutons baissent la tête, poussent des bêlements de colère, de terreur, où l'on sent la volonté de tenir, de s'immoler s'il le faut.

Voici les loups qui s'approchent à la queue leu leu, toujours hurlant. C'est une vision horrifiante, Cheun s'attend à voir les moutons fuir dans la lande déserte pour échapper à une mort certaine. Mais, non, chose étrange, incompréhensible, le troupeau ne bouge pas, attend l'agresseur. La montagne et le Yun retentissent de cris dont personne ne peut concevoir l'intensité.

Le premier loup qui se présente est mordu par Biroulig, violemment poussé par Penndu, qui le précipite de roc en roc jusqu'au bas du mont où il agonise. Mais à présent les loups changent de tactique, se présentent en ligne déployée, en tirailleurs, dirions-nous aujourd'hui, et couvrent tout le flanc du mont. Le danger s'étend et s'aggrave. Mais malgré leurs efforts et leur rage, ils ne progressent pas. Les vieilles brebis, de leur masse compacte, opposent un barrage si solide que les loups ne peuvent l'ébranler. La force qui vient du haut est plus puissante que la poussée qui vient du bas, si bien qu'en une heure l'affaire est réglée. Les loups, bousculés, blessés, pantelants, sont rejetés dans le Marais où ils s'embourbent et meurent. L'Arrée en est purgé pour toujours. Penndu n'a pas une égratignure, pas plus que Biroulig ni aucun mouton. Avec la fin du combat la vision disparaît, le rêve s'évanouit.



Cheun se réveille, vite se lève, se rend à la bergerie qu'il trouve vide. Il se rappelle alors que, la veille au soir, en prenant du bois pour le feu du réveil, il avait oublié de fermer la porte et c'est ainsi que, trompé par le clair de lune, Penndu sortit suivi de ses compagnons. Au petit jour, Cheun voit arriver son troupeau, Penndu devant, Biroulig derrière. Mais, ô prodige, il compte trente bêtes, soit dix-huit de trop. Que veut dire ceci ? Il en fait part à Leinig, qui compte aussi trente bêtes.

Est-ce un bonheur, Est-ce un malheur ?

Foncièrement honnête, Cheun s'informa partout où il y avait de grands troupeaux, à l'abbaye du Relecq, à la Commanderie de La Feuillée, au manoir du Bois de la Roche. Pas de manquants.

Il garda donc ce surnombre, ne poussa pas ses investigations plus loin. Un an après, Cheun dut agrandir sa bergerie, qui contenait deux centaines de moutons; quatre ans après, le troupeau comptait deux milliers de bêtes.

Malgré les ventes qu'il opérait tous les ans dans le voisinage, son troupeau prospérait de plus en plus, ainsi que ceux des acheteurs. La mortalité était inconnue, les loups avaient disparu. En vingt ans, tout l'Arrée fut peuplé de moutons dont la toison travaillée, teintée aux couleurs chatoyantes devint la principale richesse du pays, où les gens avaient tous leur habit de laine bien ajusté, qui, ma foi, ne déshonorait pas leurs porteurs.

Devenu riche, Cheun bâti au sommet du Mont-Saint-Michel, là où se livra jadis le combat des moutons et des loups, une grande cabane en pin du pays destinée à abriter les nombreux bergers de la montagne.

Plus tard, ses enfants et leurs descendants, tous pâtres, firent mieux, ils s'entendirent pour élever une chapelle à l'emplacement du refuge. Avec de gros blocs de schiste, on construisit les murailles, les feuilles les plus fines servirent de toiture, les pierres de taille de la tour furent également trouvées sur place, la cloche fut achetée à Quimper, la corde à Brasparts. Quand l'édifice fut terminé, on le baptisa "Chapel ar Bastored" (la chapelle des bergers) pour rappeler aux générations futures le souvenir des bergers d'antan.

Depuis, tous les deuxièmes dimanches de mai, un pèlerinage attire dans ce sanctuaire renommé un nombre considérable de pèlerins, de tous les coins de Bretagne.

Les années ont passé, la chapelle a vieilli, mais dans sa vétusté elle conserve toujours sa jeunesse sans cesse renouvelée par la foi du peuple qui vient y méditer. Perdue dans la solitude désolée de la montagne, battue par les quatre vents du ciel, elle tient toujours bon sur sa base de granit, telle une vigie postée entre ciel et terre, sur laquelle les événements n'ont pas de prise.

Voyageurs, touristes, quand vous passerez au pied du Mont-Saint-Michel, faites un crochet, montez là-haut par la route qui serpente entre les ajoncs d'or et la bruyère rose. Vous n'y verrez plus de loups, tous ont été exterminés par les moutons un soir de Noël. Entrez dans la chapelle, faites une petite prière pour que Noël protège encore longtemps Chapel ar Bastored des loups d'aujourd'hui bien plus dangereux que ceux d'autrefois.





AVEC LE DIABLE

- Le diable et le sabotier
- La belle meunière
- Tonton Fanch
- Le petit cimetière de Rumengol



Le diable et le sabotier

Loïz Toullec était d'un naturel gai, enjoué, voir même facétieux. Souvent pour tenir son auditoire en éveil il risquait une devinette.
 Unan a lavar gwir,
 Unan all a lavar gaou,
 Goulskoude e lavaront memez tra ho-daou.

Un dit oui, l'autre dit non, alors qu'ils chantent même chanson.
 Qui est-ce ?
 Choaziset etre :
 Eur vloh ruz e foennog
 Pe eun tapoun besk, el lannog.

A l'époque où l'Arrée était sous bois, vivait dans la forêt du Drenneg, en Sizun, un sabotier nommé Colaz Stervinou.

Chargé de famille, pauvre comme Job, il se lamentait tout le temps.

- C'est bien de ta faute si le métier ne rend pas ; tu fabriques des sabots si bons, si bons, qui durent si longtemps, si longtemps, que la clientèle se fait de plus en plus rare. Pourquoi ne ferais-tu pas des sabots en bois de qualité médiocre que tu vendrais plus cher ; personne ne se plaindrait ; que risques-tu ? Ta renommée est bien établie.

Ainsi lui parlait sa femme.
 Colaz écoutait, mais sa conscience professionnelle comme on dit aujourd'hui, était là et l'empêchait de faire du mauvais travail.

Plus d'une fois, il fut sur le point de se mettre la corde au cou mais, au dernier moment, il y avait toujours quelque chose qui l'en empêchait ; une coupe de bois, une maladie des enfants, une partie de chasse, la visite du recteur ou de sa belle-mère et que sais-je encore ?

Un soir du vingt-quatre décembre, alors qu'il s'apprêtait à mettre la bûche dans la cheminée, il entend frapper à la porte ; ce n'était certainement pas le Père Noël auquel il n'avait jamais cru.

Il ouvre ; un personnage inconnu entre.

- On m'a dit que tu fabriques de bons sabots et pas chers.
 - On vous a dit la vérité.
 - Ecoute, je ne regarde pas au prix. Voici la mesure du pied de ma fille, tâche de lui confectionner de petits sabots légers avec des arabesques dessus ; j'apprécie ce qui est beau.
 - Moi aussi. Dans huit jours, ils seront prêts.
 - Mais au fait, si tu es si pauvre qu'on le prétend, tu as peut être besoin d'une avance, parle.

- Il serait à souhaiter évidemment que nous ayons une vie moins misérable ; pensez donc que j'ai dix bouches à nourrir.
 - Combien veux-tu que je te prête ?

Sur un signe discret de sa femme qui le rassura, Colaz lâcha :

- Cent mille livres en louis d'or et vos petits sabots gratuits.
 - Cela me paraît une forte somme. J'accepte cependant ta demande et paie comptant, voici la somme.

- Merci.
 - Attends, attends ; voici mes conditions. Je suis un seigneur d'importance ayant étudié toutes les sciences ; si dans huit jours, tu réponds à mes questions, tu es gagnant ; dans le cas contraire, j'emporterai l'âme de ton dernier, qui doit mourir à bref délai, et mon or comme de juste.

- D'accord, mais que me proposez-vous ?
 - Voici cinq questions auxquelles jusqu'à présent je n'ai trouvé de réponses :

- 1) Que peut-on faire avec rien ?
- 2) Qu'est-ce qui me suit tout le temps ?
- 3) Combien pèse la lune ?
- 4) Combien faut-il de temps pour aller au ciel ?
- 5) Quelle est ma valeur ?

Et maintenant, sabotier, prends garde, il y va de l'âme de ton enfant et de ta fortune aussi.

Restés seuls les deux époux se concertèrent.

- Nous devons à tout prix, dit la femme, sauver l'âme de notre petit et par-dessus tout conserver cette petite fortune.
 - Ce sera dur ; cet homme semble inquiétant.

Quand huit jours plus tard, l'étranger arriva, la maisonnée se préparait à se coucher.

- Excusez l'heure tardive ; des affaires pressantes m'ont retenu.
 - Vous êtes tout excusé.
 - Voici les chaussures de votre fille.
 - Allons droit au but : Que peut-on faire avec rien ?
 - Jeûner.
 - Qu'est-ce qui me suit toujours ?
 - Votre ombre.
 - Combien pèse la lune ?
 - Chacun sait que la lune a quatre quartiers ; quatre quarts font un ; je conclus que la lune pèse une livre, pas plus.
 - Hum ! Cela ne me satisfait pas tout à fait. Où as-tu fait tes études ?
 - A l'école du soir à Saint Cadou.
 - Je félicite ton maître.
 - Combien faut-il d'heures pour arriver au Ciel ?
 - N'avez-vous pas lu l'Evangile où il est écrit : "A trois heures, Jésus dit au larron de droite : "A la fin de la journée, tu seras au Ciel avec moi." De trois heures à minuit, il y a neuf heures. Donc, je pense, sauf erreur, qu'on peut y aller en neuf heures.
 - Et maintenant, regarde-moi bien. Je suis jeune, beau, riche, habile administrateur puisque je gouverne le plus vaste empire du monde sans secousse ; as-tu une exacte idée de ma valeur ? Prends garde à ta réponse ; réfléchis, ne parle qu'à bon escient.

- Vous estimez-vous plus que le Christ ?
 - Pas plus peut-être, mais guère moins assurément.
 - Le Christ fut vendu trente pièces d'argent, donc au maximum vous ne pouvez prétendre à plus de vingt-neuf deniers.
 - Maudit sabotier, tu es plus malin, plus rusé que je ne le pensais.

Se voyant vaincu, le diable - car c'était bien lui - voulut reprendre son or, mais par prudence la sabotière l'avait placé sous le bénitier et lorsque, dans sa précipitation, "Polig" voulut le reprendre, il chavira le fragile récipient dont l'eau lui brûla les doigts. Il s'en alla, ayant bien perdu la partie.

Devenu riche, plus tard Colaz dota ses enfants et, avec ce qui lui resta, vécut heureux dans sa cabane où, par passe-temps, il continua à confectionner de si bons sabots qu'il ne perdit jamais tout à fait sa clientèle.

Ce soir-là, Loïz Toullec nous parla longuement de "sa montagne" où les gens sont hospitaliers, amis de la joie et du plaisir. Il nous chanta ce que mille fois il avait chanté dans sa jeunesse.

Ma maouezig a zo koant,
 Ha me a zo ivez,
 Ni on-eus eur skeulig verr
 Evit pignad en or gwele.

Ma femme est jolie
 Et moi aussi
 Nous avons une courte échelle
 Pour monter au lit (clos).



La belle meunière

"Moi, disait Per Richou, pillouer à La Feuillée, je chemine avec treize sacs dans ma carriole. Les douze premiers je les remplis de pillou le jour, le treizième, plein de contes, je le vide le soir devant le feu des cheminées."

"Me am-eus daouzeg sah evid ar pillou,
 Unan all evid ar honchennou."

Croyez-moi donc, car ceci est la vérité vraie que je tiens de mon père qui faisait déjà le métier du temps de l'empereur Loïz Philip. Ecoutez donc bien, bugale (enfants).

Gwech all e oa gwech all,
 An hini e-doa pevar lagad ne woa ket dal."

"S'étant échappé un jour de l'Enfer où il s'ennuyait ferme, "Polig" rôdait sur la terre à la recherche d'une femme assez sottre pour l'épouser.

Passant au bourg de Saint-Rivoal, dans les Monts d'Arrée, il entendit parler de Jénova, fille unique de Youen Dourbiann, propriétaire-meunier de Milin-an-Traon, là-bas où la Douffine prend sa source dans les sommets marécageux envahis par les joncs et les ronces. Il résolut de tenter sa chance et pour cela se déguisa en pillouer assez mal vêtu comme l'étaient en ce temps là tous les pillouers de la contrée.

L'or, sinon l'argent, tentera certainement la fille, se dit Polig qui, en arrivant au moulin lia conversation avec le père de Jénova, restée orpheline à huit ans, mais qui avait néanmoins appris à lire à Brasparts et à parler un peu le Français.

- "Ma fille Jénova, disait souvent Youen, lorsqu'il avait bu, sait lire et parler le beau langage ; c'est une "demez" qui peut aller partout, même "e ker" (en ville)."

- "Je possède, dit Polig, voiture et cheval, belles poteries dans ma réserve, des biens au soleil du côté de la Feuillée. J'ai en plus de nombreux écus d'argent et de Louis d'or.

"Arhant rouz hag arhant gwen
 ha kalz pechou aour melen",

qui pourrait vous aider à moderniser votre moulin."

- "Nous avons ici tout ce qu'il nous faut. Les meubles nous viennent de nos grand-parents, le moulin nous nourrit convenablement, il y a d'autres plus pauvres."

Le pillaoer s'en alla, dépité !

- "Insensible à l'or et aux biens de la terre, Jénova ne ressemble pas aux autres filles, que désire-t-elle donc ?"

Quelques jours après Polig se déguisa en pêcheur, svelte, jeune élégant, beau causeur, soi-disant de Kastellinn.

- "J'ai carrosses et laquais et vais en Espagne, à Rome, partout où il me plaît. Voudriez-vous, Jénova, que je vous emmène dans un de ces voyages merveilleux ?"

- "L'aventure ne me tente pas. Mon crochet et mon rouet sont mes outils de travail. Les vêpres de dimanche, le pardon du Mont-Saint-Michel et celui de Rumengol suffisent à mes loisirs."

- "Cependant les belles randonnées à travers le monde, c'est si gai, si..."

- "Non, non, j'aime trop mon père et mon moulin pour les abandonner."

Où trouver la faille, la tentation pour la faire céder ? Polig réfléchit longuement, feuilleta son grimoire et quelques mois plus tard réapparut travesti en riche marchand.

- "Voici de la dentelle, du velours, des rubans, de la soie, de l'étoffe de la plus belle qualité et bien d'autres articles qui vous rendront semblable à la reine de France. Vous pouvez choisir, je vous ferai un petit prix en raison de votre hospitalité."

Jénova céda au désir d'être plus belle encore. Elle acquit des peignes en écaille, des perles, des bracelets, des boutons d'or, des bijoux, des étoffes rutilantes dont elle se fit faire une toilette que seule pouvait rêver une princesse.

L'ayant ainsi parée, Polig lui prodigua des louanges que la fille et son père buvaient avec délice :

- "Vous êtes plus belle que l'héritière du trône de Perse; tous ceux qui vous rencontreront ainsi vêtue seront éblouis de votre beauté."

Le marchand revenait maintenant souvent au moulin et toujours avec une nouvelle parure pour Jénova. Pour mieux la compromettre, il la fréquenta plusieurs années.

Le père désirant régler une situation qui lui pesait, parlait mariage de temps en temps, mais le jeune homme ne semblait pas pressé. Cependant, comme Jénova allait sur ses vingt-huit ans, Yaouen alla trouver le recteur de Brasparts, son confesseur, à qui il raconta tout.



Le vieux recteur, qui n'était pas novice dans les artifices du démon, flaira quelque chose d'anormal, promit de veiller au grain et d'ouvrir l'oeil. Il conseilla d'agir vite par crainte de conséquences imprévisibles en pareille situation.

Sur les instances réitérées de Jénova, le riche marchand se décida, et un lundi de Pâques, alors que le moulin avait retrouvé sa parure printanière, tous les invités, et ils étaient nombreux, se rendirent à Brasparts où se célébrait le mariage.

Des commères sur le seuil émettaient leur avis :

- Quelle belle mariée !

- Jénova fait un beau parti.

- Elle a trouvé celui qui lui convenait.

- Il est riche dit-on.

- Pauvre orpheline ! Se vendre à un étranger !

- Mais il est si beau, si riche !

- Mieux vaut parfois rire sur un tas de cailloux que pleurer sur un tas d'or !

Avant la cérémonie le recteur dit au sacristain : "Quand tout le monde sera rentré, fermez les portes dont vous mettez les clés dans la poche de ma soutane à la sacristie."

- Mad (bien).

Lorsque le prêtre bénit les alliances, d'un rapide tour de main il aspergea plus que de coutume la figure du nouveau marié qui, au contact de l'eau bénite, tel un fauve blessé, poussa un cri strident et s'élança vers la grande porte bien verrouillée.

Poursuivi par le vieux recteur qui maintenant le tenait par le paletot et l'aspergeait de plus belle, Polig rugissait, car chaque goutte d'eau bénite était autant d'étincelles qui lui brûlaient la chair. Il se débattait pour fuir, mais le vieux recteur tenait bon et jouait du goupillon.

Polig a hope leiz e veg
Ar person koz ne ziskroge ket.

A la fin il réussit à gagner l'escalier de la tour, monta jusqu'aux cloches puis à l'aide du paratonnerre se laissa choir et prit la direction de Loqueffret, son terrain de chasse préféré.



Pendant ce temps, Jénova, plus morte que vive, était dans les bras de son père, les assistants hurlant de terreur à la sacristie.

Lorsque les portes s'ouvrirent il ne fut pas question de ripaille, chacun regagna son domicile ayant eu plus de frayeur que de mal.

Quelques mois plus tard Jénova mit au monde un enfant qui ne connut pas son père, car, défiguré, méconnaissable, Polig n'osa jamais reparaitre à Milinn-an-traon qui garda longtemps le surnom de "Milinn-an-Diaoul" en souvenir de ce qui s'y était passé.

Et tout cela parce que Jénova, la belle meunière, s'était laissée prendre par la vanité comme le feront encore bien d'autres jeunes filles, hélas !"



Youen Dourbiann a lavare aliez : « Va merh me e zo eun demezel hag a oar galleg. »

Tonton Fanch

Va mamm goz a lavare aliez :
eur wez n'eo ket eur giez,
eul lapin n'eo ket eur had,
eul laer n'eo ket eun den mad.

Ma grand-mère disait souvent :
une truie n'est pas une chienne
un lapin n'est pas un lièvre
un voleur n'est pas un honnête homme.

Dans un temps très lointain, il y avait à Brennilis deux amoureux très épris l'un de l'autre, qui auraient désiré s'épouser, mais, pour des raisons que nous ignorons, leurs parents s'opposaient à cette union.

Les années passaient et rien n'avancait ; les parents étaient inflexibles. Cependant, un soir alors que les deux jeunes cœurs se promenaient au clair de lune sur la lande déserte, ils virent arriver un beau jeune homme très certainement étranger car ils ne le connaissaient pas et qui, sans préambule, leur dit :

- Je vous vois désolés ; je puis arranger votre affaire de mariage en obtenant rapidement le consentement de vos parents.
- Nous serions complètement heureux si cela pouvait se réaliser.
- C'est plus simple que vous vous l'imaginez.
- Comment cela, et vos conditions ?
- Il suffira de me donner votre premier-né dès qu'il aura sept ans. J'ai des biens considérables ; il sera mon héritier et, plus tard, règnera sur un immense empire.

Après quelques hésitations, se disant que sept ans c'est bien long et que pour alors ils seraient introuvables à Paris ou peut être plus loin, ils acceptèrent la proposition de l'inconnu.

Effectivement, on ne sait comment, les parents donnèrent leur consentement et le mariage se fit rapidement.

Un an après, un enfant nommé Célestin naquit au foyer des jeunes époux. Quand il eut six ans, on le conduisit au cathéchisme où il arrivait régulièrement en retard.

Malgré les petites gronderies du recteur, qui était son oncle, le petit ne tenait aucun compte des conseils qu'on lui prodiguait, ce que voyant, l'abbé dut voir plus loin et, un matin, le voilà chez sa soeur.

- Comment se fait-il que Célestin soit toujours en retard au catéchisme malgré mes observations ?
- Je ne puis vous le dire. Interrogez-le, il vous révélera peut-être la cause de son retard.

- Voyons Célestin, veux-tu m'expliquer pour quelles raisons tu es en retard ?
- ? ? ?

- Allons, n'aie crainte, tu sais que je ne suis pas sévère et que tu dois me dire la vérité.

- Je reste parler au Grand-père Fanch que je rencontre chaque fois à "Kroaz-Vian". Il me raconte des choses très intéressantes qui me font bien plaisir.

- Mais qui donc est ce grand-père Fanch ? je ne le connais pas parmi mes paroissiens.

- Je ne sais pas le nom de son village ; il m'a dit qu'il habite très loin dans un beau pays ...

- Et que te raconte-t-il encore ?

- Beaucoup de choses.

- Précise un peu.

- Il me dit qu'il est très riche ; qu'il me donnera plus tard beaucoup de jouets, beaucoup d'argent, que je règnerai quand j'aurai sept ans sur un grand empire et que ...

- J'ai compris, mon petit, et bien compris. Dans quinze jours tu auras sept ans. Viens demain à la sacristie accompagné de ta mère et là nous reparlerons de cette affaire beaucoup plus grave que vous ne le pensez.

La veille de ses sept ans, l'enfant et sa mère étaient à la sacristie où le recteur donna ses recommandations au petit :

- Voici une petite baguette blanche et un flacon d'eau bénite que tu dissimuleras demain en venant au catéchisme ; ils pourront t'être utiles si tu sais t'en servir. Demain matin, le "tonton Fanch" te proposera une promenade et pour que tu ne te fatigues pas, t'invitera à grimper sur son dos.

Accepte sa proposition, mais une fois en route, fait usage de ta baguette comme le cocher le fait de son fouet : fouette et fouette toujours et pour qu'il n'ait pas trop chaud, verse lui cette eau sur la peau. Alors il criera, jurera, mais continue sans peur à le fouetter et à l'arroser. Lorsqu'il sera bien fatigué, il s'arrêtera ; tu seras alors loin de Brennilis ; tu lui commanderas : "Il vous faut à présent faire marche arrière, me déposer près de Kroaz-Vian et me jurer d'abandonner toute emprise sur moi et sur ma famille jusqu'à la septième génération." As-tu compris mes recommandations et pourras-tu les exécuter ?
- Oui, Monsieur le Recteur.

Le lendemain, tonton Fanch attendait l'enfant à Kroaz-Vian.

- Je suis pressé aujourd'hui, monte vite sur mon dos ; nous devons arriver pour ce soir dans un pays merveilleux où tu n'auras plus besoin d'aller au catéchisme.

Le petit s'installa comme il put et les voilà partis plus vite que le vent. C'était amusant de voyager dans l'air. On passait mers et rivières sans pont, les maisons et les hautes tours d'églises, on les apercevait à peine. Au bout d'une heure, ils étaient déjà loin.

L'enfant se rappela alors les conseils du recteur ; plus le "cheval" galopait, plus le "cavalier" jouait du fouet.

La journée se terminait, la lune se voyait à l'horizon quand Tonton Fanch clama :

- Nous arrivons, mais tu es vraiment lourd, descends !

A ce moment, le petit se rappela qu'il n'avait pas rafraîchi sa monture. Il lui arrosa donc la peau comme il avait été convenu.

Si vous eussiez entendu les imprécations de tonton Fanch, vous eussiez tremblé de frayeur.

- Descends petit, descends vite, je suis trop fatigué, arrêtons-nous.

- Faut me retourner à Brennilis, car je ne sais pas le chemin qui mène chez ma mère.

- Demain, demain.

- Non, tout de suite.

- Alors jette la baguette et ne verse plus d'eau sur ma chair.

- Nous verrons cela à l'arrivée.

Inutile de vous dire que la mère et le recteur passèrent une mauvaise nuit, mais le lendemain matin, ils eurent la grande joie de retrouver auprès de Kroaz-Vian, Célestin qui les attendait et qui depuis ce jour-là n'arriva plus en retard au catéchisme.



Le petit cimetière de Rumengol

Entre Le Faou et la forêt du Crannou, existe un coin charmant où se blottit un petit village nommé Rumengol qui, bien abrité de l'aquilon, expose ses maisons blanches au soleil du midi.

Il était autrefois encore plus petit qu'aujourd'hui. Tout y était à la mesure de la paroisse qui avait tout juste cent vingt-cinq âmes, avec une petite église et une petite école.

Il y avait aussi sur la petite place un tout petit hôtel logeant à pied et à cheval comme il se devait en ce temps-là.

L'hôtelier vivait petitement, car sa clientèle aussi était toute petite ; son hôtel ne comptait que quatre chambres minuscules éclairées chacune par une toute petite chandelle, quand celle-ci s'éteignait, c'était pour le voyageur une invitation discrète à se coucher. Il n'était pas en effet dans les habitudes de la maison de donner deux chandelles pour la même nuit.

Le maire cependant avait une taille raisonnable. Ayant fait des études très poussées il passait pour administrateur habile, intelligent, voire rusé. Cependant malgré sa bonne volonté et sa compétence, il ne pouvait guère apporter les améliorations désirables dans sa commune. Chaque fois qu'il soumettait un projet il essayait un refus catégorique motivé en haut lieu par ces trois mots : manque de ressources. Vingt fois il était allé à Quimper chez l'intendant avec lequel il discutait ferme pour obtenir un cimetière convenable.

A la vingt et unième visite au chef-lieu, il fut autorisé à acquérir un tout petit terrain qui correspondait mieux aux nécessités de la population augmentant sensiblement d'année en année.

Après l'achat, il ne restait plus d'argent pour la clôture. Le maire se demandait tous les jours comment sortir de cette impasse quand un soir, en venant d'une noce à Saint-Eloi, un peu gai, il fit la rencontre d'un voyageur qui de fil en aiguille lui demanda :

- Et ce cimetière ?
- Pas d'argent pour le clôturer.
- Je puis t'en donner dans de bonnes conditions.
- Mais qui donc êtes-vous qui paraissez si riche ?
- Le prince de ce monde. Chez moi l'or ne manquera pas.

- Entrons dans la mairie pour discuter l'affaire.

- Voici trois mille écus, c'est-à-dire de quoi clôturer dix fois ton cimetière.

- Le remboursement et les intérêts ?

- Pas de remboursement. L'intérêt sera l'âme du premier que l'on y enterrera.

- Voici le contrat tout préparé ; signe de ton sang.

- Voilà, c'est fait ! A moi la bourse, à vous le papier.

Cinq ans plus tard, Rumengol avait un beau petit cimetière dont trois murs sur quatre (le quatrième restant encore à faire) avaient été payés par les deniers du maire qui ne voyait pas sans appréhension arriver l'échéance fatale qu'il avait si imprudemment acceptée, un soir en état d'ébriété. Maintenant, en toute conscience de bon chrétien il se demandait s'il avait le droit de vendre ainsi l'âme d'un de ses administrés. Certes non ! Il reconnaissait la gravité de sa faute ; aussi retardait-il de jour en jour l'inauguration du nouveau champ de repos.

Il en était là de ses pensées lorsque ne pouvant plus tenir il fit part à sa femme de son engagement : "Bah ! dit-elle, pourquoi tant vous chagriner pour si peu. Voilà "Bijou" bien malade ; dès que la pauvre bête trépassera vous l'y mettez, ce sera le premier que l'on y enterrera ; le contrat ne prévoit pas autre chose. "Polig" (diable) se débrouillera comme il voudra."

Huit jours plus tard Bijou mourut. D'accord avec le fossoyeur on l'enterra nuitamment dans le coin le plus éloigné, là-bas près des grands arbres, où il passa inaperçu.

Le lendemain matin, après une nuit de tempête, le mur du cimetière était renversé sur une longueur de dix-huit pieds (six mètres). Cet écroulement de la muraille était la vengeance du diable que les habitants attribuaient au grand vent. Mais le maire ne s'y trompa pas. Comprenant fort bien qu'il ne pourrait combler ce vide de pierres, il fit preuve de ruse une fois de plus en y établissant un grand portail avec portillon de chaque côté.

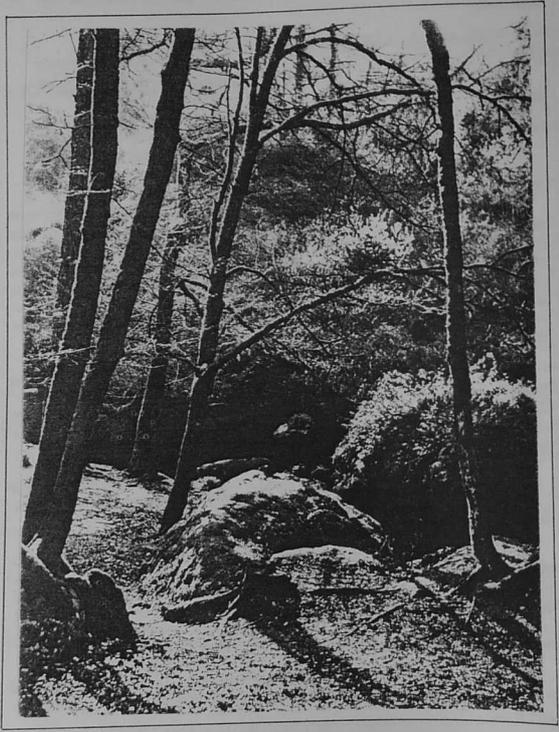
Ainsi tout était en règle. Le maire avait son mur, le diable son contrat et l'âme du pauvre Bijou qui en raison de ses bons services n'avait pas mérité un sort si dur.

Quand plus tard les habitants de Rumengol apprirent les démêlés du diable et de leur maire, celui-ci était mort. Par reconnaissance, il fut enterré au plus bel endroit du cimetière où sa tombe est toujours fleurie.



AVEC LES KORRIGANS

- Vonn Bécam
- Louisic Piriou du Mougau-Bihan



Vonn Bécam

Ne venez pas me dire que les korrigans n'ont pas existé. Ils ont laissé assez de souvenirs de leur passage. En voici la preuve pour vous convaincre. Ecoutez-moi.

Cela dit, Per Richou entama.

La région Sizun-Commana a été de très longue date renommée par ses crêpes qu'elle consommait ou qu'elle exportait vers les horizons les plus divers. C'était avec les ardoises et les chevaux une des principales richesses du pays.

Or, à l'époque qui nous concerne, il existait au Manoir du Bois de la Roche, un gentilhomme du nom de Kolin, célibataire, vivait de la chasse, de la pêche et des produits de ses terres qu'il faisait exploiter par ses fermiers. Il faut vous dire, en effet, qu'en plus de son antique manoir, il possédait bien d'autres terres dans le Léon et le Kerné.

S'il aimait le gibier, il se délectait aussi de bouillie et surtout de bonnes crêpes qu'une de ses locataires, la veuve Finn BECAM, de Kerestan, venait lui apprêter deux fois par semaine.

Mais la distance entre le manoir du bois de la Roche et Kerestan devenait trop éloignée pour Finn, rhumatisante.

Il advint donc un jour elle dit à Kolin :

- Je dois bientôt me faire remplacer par mes deux filles : Adèle et Yvonne.

- Qu'à cela ne tienne.

Le lendemain, la mère dit à Adèle qui était sotte, disgracieuse :

- Faut que tu me remplaces désormais au Manoir ; je suis presque impotente ; les hommes n'aiment pas les vieilles. Tu sais comment t'y prendre pour apprêter des crêpes, tu m'as vue à l'oeuvre si souvent. Prends ton service demain, tâche de me faire honneur.

- Je ferai de mon mieux.

Au moment où Adèle commençait sa pâte, elle entendit des clameurs dans la cour :

Adel, Adela, Adelig
Ni e do bara ha Kig.
(Adèle, Adèla, Adèlig,
Donne-nous pain et viande).

Adel, Adela, Adela
Ni e do krampouez ha lez mae.
(Adèle, Adèla, Adèlaé
Nous aurons crêpes et lait de mai).

Puis elle voit arriver dans sa cuisine une foule de Korrigans gesticulant, dansant, se tenant par la main comme pour une gavotte.

- Ah ! bande de voleurs ! vilains petits vieux, je vais vous servir les premiers. Je vous attendais ! C'est bien vous qui nous avez ruinées en piquant nos bêtes pour les faire mourir. Allons, dehors et vite !

Se saisissant d'un gourdin d'une main et de sa spatule de l'autre, elle tapa dans le tas.

- Hors d'ici, "marmouchen biann" (petits singes) !

Profitant de son désarroi, les "petits vieux" crachaient, se mouchaient dans la pâte, y jetaient poignées de poussière et poignées de suie.

Expulsée par la porte, la cohue grimpa sur le toit et par la cheminée laissa tomber des tuiles et des ardoises sur l'âtre où on préparait les crêpes.

Quand, à midi, le châtelain se mit à table, Adèle lui servit des crêpes noires, dures, sans saveur, ayant oublié de les saler et de les sucrer. Je vous laisse penser quel accueil le maître réserva à son dîner.

Sa journée terminée, la nuit venue, Del sur le chemin du retour retrouva les korrigans qui, pour la taquiner, avaient noué les genêts du sentier, ce qui fit tomber plus d'une fois la crêpière.

Pendant qu'elle se débattait dans les ornières du sentier, elle entendait là tout près d'elle siffler et rire sans voir personne.

Je sais que c'est vous, sale engeance, maudits nains ! Vous méritez qu'on vous extermine tous !!

Arrivée à la maison, la fille raconta tout à sa mère.

- La prochaine fois, c'est Yvonne (bonne autant que belle) qui ira au manoir te remplacer.

Lorsque Vonne allait se mettre au travail, elle vit arriver des korrigans chantant :

"Vonne, Vonna, Vonnig,
"Ni e do bara ha kig."
(Vonne, Vonna, Vonnig
Nous aurons pain et viande).

"Vonne, Vonna, Vonné
"Ni e do krampouez ha lez mae."
(Vonne, Vonna, Vonné
Nous aurons crêpes et lait de mai).



Instruite par la mésaventure de sa soeur, Vonne leur répondit :

- *Ia, ia, paotred koant*
C'hwi ho pezo krampouez amann.
(Oui, oui, mes petits amis,
Vous aurez crêpes beurrées).

Immédiatement, sur l'ordre de leur chef de file, les korrigans se mirent à l'oeuvre. Certains faisaient la pâte, certains émiettaient les fagots ; d'autres allumaient le feu. En quelques minutes, tout était en place, fin prêt pour commencer. Quand la première crêpe dorée, sentant bon la nouvelle farine, fut sur la nappe blanche, délicatement disposée sur la table. Vonn les appela :

- Maintenant mangez, mangez, vous méritez bien qu'on vous récompense.

Une crêpe suffit pour contenter toute la troupe qui, rassasiée, s'en alla en chantant.

Quant, à midi, le châtelain se mit à table, il fut agréablement surpris de savourer des crêpes fines, succulentes, comme il n'en avait jamais goûtées.

Ce soir-là, en retournant à Kerestán, Vonn parcourut un sentier bien aplani où, derrière chaque buisson éclairé par des vers luisants, les korrigans chantaient des couplets de leur répertoire.

- Comment cela s'est-il passé ?
- Très bien, Mamm ; mon travail a été facilité par l'aide que m'ont apportée les korrigans.
- Par les korrigans ? Que me dis-tu là ?
- Eh ! oui, les korrigans qui sont devenus mes amis ...

Les jours suivants, Vonn retourna au manoir où les korrigans, empressés, se mirent à son service. C'était pour elle un plaisir de travailler dans de telles conditions.

Elle apprit à confectionner des crêpes si fines, si bonnes, que le châtelain en tomba amoureux et la demanda en mariage.

On fit une belle noce servie par les korrigans qui, en cette circonstance, se surpassèrent par leurs qualités culinaires. On mangea quantité de truites et d'anguilles sorties de l'étang du manoir.

Le châtelain fit capturer "force" gibiers à poil et à plumes. Il y avait même des sangliers tout cuits, couteaux dans la couenne, qui déambulaient dans la cour où les invités se taillaient des morceaux de leur choix. Il y avait aussi évidemment les mets préférés des celtes :

"Farz du, farz gwenn, anduillen."
(Far noir, far blanc, andouilles).
Trois sortes de boissons :
"Dour mad, lez gwenn
Kant barrilennad souchen."
(Eau pure, lait blanc
Cent barriques d'hydromel).

Le souchen ou hydromel était très en vogue à cette époque. C'était une boisson aux effets néfastes puisqu'elle terrassait les buveurs sur le dos et donnait une ébriété de vingt-quatre heures.

Bref, ce fut une grande, une belle noce dont on se souvint très longtemps dans le pays. Quand les vieux de nos jours en parlent, ils répètent volontiers :

"Eno e oa bet plijadur vraz
"Evel e ti Antonig o paka ar haz."

Au bout de trois semaines, les festivités terminées, les korrigans, se tenant par la main, firent leur gavotte d'adieu en chantant :

"Vonn, Vonna, Vonnou
"C'hwi ho pezo kalz bugaligou."
(Vonn, Vonna, Vonnou
Vous aurez beaucoup d'enfants).

Effectivement, dans le pays on raconte qu'elle eut trente garçons, ce qui paraît incroyable, mais il est, dit-on, parfois préférable de "croire que d'aller voir".

Leur tâche terminée, les korrigans gagnèrent les sommets des monts où, paraît-il, on en voit toujours quelques-uns de temps en temps guettant les ivrognes au retour des foires pour leur chiper leur chapeau ou leur portemonnaie.

J'oubliais de vous dire que Vonn se fit aider par sa mère, Finn Becam, pour élever sa famille et fut, envers et contre tout, parfaitement heureuse.

Quant à Adèle, ne trouvant pas de mari convenable au pays de Sizun-Commana, à cause de son mauvais caractère, elle dut prendre pour époux un pillauer de l'Arrée qui la battait chaque fois qu'elle boudait, ce qui lui arrivait très souvent.



Louisig Piriou du Mougau-Bihan

Le clan des korrigans du Mont-Saint-Michel de Brasparts est en grande liesse ; le chef Tal-Houarn (Front-de-Fer) marie sa jeune fille de cent vingt ans au fils du chef Tal-Dir (Front-d'Acier) du clan du Roch Trévél.

Les deux monts qui se font vis-à-vis sont éclairés, cette nuit-là, par de nombreux feux d'ajoncs, en honneur des nouveaux mariés qui ne totalisent que trois cent cinquante ans ce qui est un record chez les korrigans où, habituellement, on ne se marie qu'assez tard, entre six cents et huit cents ans.

Le repas terminé, la vaisselle expédiée, Talhouarn leva l'index droit pour réclamer le silence puis s'exprima ainsi :

- Je crains que nos mariés n'aient pas d'enfants. Alors je propose d'aller chez les hommes, demain, nuit de Noël, pendant le "pelgan" qu'on vole un nouveau-né dont nous ferons cadeau aux jeunes époux ; ce sera pour eux, une très agréable surprise, au retour de leur voyage de noces de Bro-Zaos (Angleterre).

Un cri enthousiaste s'éleva dans l'assemblée. De nombreux volontaires se proposèrent pour la mission d'enlèvement.

Cependant, dit Talhouarn, c'est une opération délicate, périlleuse même, qui devra être conduite avec prudence, audace, car les hommes sont vigilants et forts. Je sais, par mes espions qui gisent sous les dolmens du Mougau, en Commana, que là-bas, chez Lann Piriou, il y a un bébé de cinq semaines, une fillette du nom de Louisig que sa mère ne quitte jamais. Mais demain, tout le monde ira au "pelgan", ce sera le moment d'opérer. Nous la ravirons au coup de minuit, à sa place dans le berceau de châtaignier, nous mettrons ma grand-mère qui a à peu près la même taille, la même fraîcheur puisqu'elle n'a encore que mille cinq cents ans !!!

Ainsi fut décidé. Talhouarn et Tal-Dir prirent leurs dispositions pour ravir Louisig Piriou, la jolie petite Louisig que sa mère avait désirée depuis douze ans de mariage.

Minuit venait de sonner au clocher de Commana. Le Mougau était désert.

Là-bas, tout près du dolmen, coule la source de l'Elorn qui baigne les murs d'une maisonnette très basse couverte de lourdes ardoises. C'est là que demeure le carrier Lann Piriou qui avec sa femme est allé au "pelgan" laissant au logis la jolie petite Louisig.

Mais voici qu'on décroche silencieusement la porte et que la lune laisse deviner dans un coin de l'âtre le berceau où sommeille Louisig. Prestement, les korrigans, car ce sont eux les voleurs, la soulèvent, l'emportent et mettent à sa place une naine de mille cinq cents ans qui, ma foi, pourrait bien passer pour un bébé de quelques semaines, car elle n'a plus de cheveux, plus de dents et commence à radoter un peu quand elle est de bonne humeur, ce qui lui arrive assez rarement. Cela fait, les larrons remontent vers la montagne, mission accomplie.

De retour de la messe de minuit, le père se couche sans lumière, mais la mère au clair de lune jette un regard d'amour à Louisig qui semble dormir très paisiblement et, avant de se coucher l'embrasse avec effusion, l'appelant de tous les doux noms de son vocabulaire : Kalonig (mon coeur), Koantig toud (mignonne), fleurenn gaer (jolie fleur).

Une oreille plus attentive aurait pu entendre de petits rires étouffés, poussés sous les couvertures par la vieille korrigane, qui se disait qu'elle avait de beaux jours en perspective, bien décidée qu'elle était à jouer son rôle jusqu'au bout.

Cependant les jours et les mois s'écoulaient tranquillement dans la petite maison blanche au bord de l'eau où Louisig était entourée de tous les soins dont est capable l'amour d'une bonne mère. Voilà que l'enfant a trois mois, puis six, puis un an et l'on ne constate nul progrès dans son développement. Mais l'amour n'est-il pas aveugle ? Voilà dix-huit mois, voilà deux ans passés, aucun changement. Cependant la mère ne s'inquiète pas. Une voisine plus avisée et quelque peu malveillante lui dit un jour au lavoir : "Oh ! Catha, votre enfant oubliée de pousser ! A son âge mon fils barbotte tout seul dans la rivière !"

Ce fut un coup terrible pour Catha qui continua ses soins attentifs. Voici que Louisig a trente mois, puis trois ans et toujours même taille, même poids qu'au jour de son baptême. A présent, les parents sont bien persuadés qu'ils ont un phénomène au berceau, qu'on viendra voir bientôt à titre de curiosité. Quel malheur, quel calvaire ! Ils font des vœux, l'enfant est porté à la fontaine Saint-Jean où l'eau passe pour enlever les charmes, rien n'y fait, Louisig s'obstine à rester naine, sourde, muette.

Catha se désolait quand, un jour, une vieille femme frappa à sa porte, demanda une once de beurre. Satisfaction lui fut donnée ; mise au courant de la situation de la petite, la vieille dit :

- Ne vous désolerez pas, Catha, avant demain soir votre fille parlera et marchera.

- Dieu soit loué !

- Ecoutez bien ceci : Demain midi, vous casserez un oeuf dont vous épargnerez délicatement la coquille dans laquelle vous verserez une pincée de farine, un grain de sel et trois gouttes de lait de chèvre blanche. Vous ferez cuire tout cela à feu doux ; il y en aura suffisamment pour régaler plus d'un, c'est moi qui vous le dis.



Puis la vieille s'en fut.

Le lendemain, Catha exécuta à la lettre les recommandations quand tout à coup, elle entendit une faible voix chevrotante sortir du berceau placé près du feu :

<i>Me am eus gwelet</i>	J'ai vu le bois de Laz
<i>Koad-Laz a mer, e guial</i>	En glands, en aubier
<i>Gwelet e gas da ober</i>	En futaie
<i>Soliou da vaner ar Sal</i>	J'ai vu l'abatte
<i>Me a zo koz, ha fall</i>	Pour charpenter
<i>Ha biskoaz n'em eur</i>	Le manoir de la Salle
<i>Gwelet kement all :</i>	Mais jamais,
<i>Ober youd e pluskenn</i>	Je n'ai vu cuisiner
<i>Eur vi yar</i>	Dans une coquille d'oeuf.

D'un bond, la mère alla au berceau et dans son courroux, saisit l'enfant, prit son balai de genêt vert avec lequel elle donna une fessée au poupon.

Aux cris poussés par le bébé on vit la maison se remplir de petits korrigans dont l'un, Talhouarn, tenait par la main une fillette de trois ans aux cheveux bouclés.

- Méchante femme, dit-il, voici votre Louisig que j'ai élevée comme une princesse alors que vous battez ma grand'mère que je vous avais confiée en nourrice.

Là dessus, il prit par la main la vieille, qui en guise de remerciements, éclata d'un rire effronté, fit un pied de nez à Catha, puis s'en alla, avec sa nichée vers le Mont-Saint-Michel.

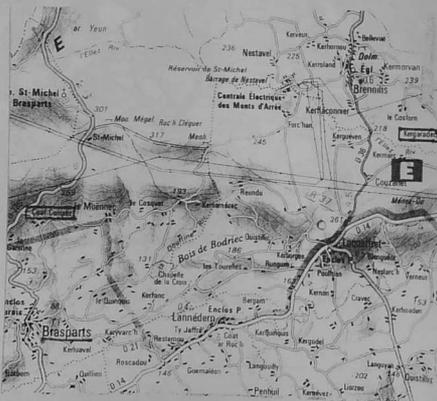


Catha a fouetté la vieille korrigane



ICI ET AU-DELA

- Le fossoyeur rhumatisant
- Potig de Brasparts entre au Paradis
- Le puits du chien à Kergaradec, en Bremilil



Le fossoyeur rhumatisant

Ceci me fut conté par Loïz Toullec

Hep lavared gaou
Med marteze eur ger pe zaou.

(Sans mensonge aucun,
Sauf peut-être un mot ou deux.)

Théo Velly était à cette époque fossoyeur dans une petite paroisse des environs de Sizun, dans le Léon. Chargé de famille, maigrement rétribué, il était contraint d'exercer d'autres activités pour nourrir sa nichée et son chien Lampoun.

Souvent Théo se disait : " Dans mon coin, on vit trop vieux, on dirait que l'Ankou nous oublie. A Sizun, le métier nourrit bien son homme, tandis qu'ici c'est la misère... "

Enfin, c'était ainsi, et Théo savait bien que s'il abandonnait, d'autres, des jaloux évidemment, le remplaceraient volontiers, car la place était "sûre", ce que n'empêchait pas Théo de miserer.

Or, un jour qu'il creusait une fosse, il lui arriva de buter sur du bois dur où la pioche ricochait. Continuant cependant son ouvrage, il mit à jour un cercueil en chêne. Il se souvint alors que son père, fossoyeur, avait enterré là un marin mort dans les pays lointains alors que, lui, Théo, était encore au catéchisme.

Théo ouvrit la bière, y vit le cadavre du marin embaumé en parfait état de conservation comme au jours de son inhumation. Il le toucha du bout de sa pioche et, crac ! le tibia gauche entouré de chair se détacha. Théo le prit, referma la fosse, se dirigea vers son penty situé au bas du bourg.

La nuit était déjà tombée quand il quitta le cimetière. Tout en s'éloignant, il lui sembla qu'il était suivi par quelqu'un qui boitillait. Il se retourna, ne vit personne, puis poursuivit sa route. Mais à présent, il entendit distinctement : clac ! clac ! clac ! clac !

C'était bien le pas inégal d'un boiteux. Théo se retourna une seconde fois angoissé et cria à haute voix : "Piou a zo aze ?" (Mais qui est là ? qui me suit ?). Pas de réponse.

Habituellement, il mettait deux minutes pour arriver à Penvern, où il habitait ; ce soir-là, il mit un quart d'heure, car il s'arrêta cinq fois sans découvrir son poursuivant.

Lampoun était sur le seuil : "Tiens, voilà pour toi !" dit Théo en jetant le tibia à terre. Le chien affamé enfonça ses crocs dans la chair qu'il vomit en poussant un hurlement, comme s'il eût mordu dans une pelote d'épingles et s'enfuit dans la nuit noire vers le cimetière.

Théo ramassa le tibia, le cacha parmi ses outils sur une étagère de son atelier.

Cette nuit-là, il eut des cauchemars et, chose bizarre, eut mal à la jambe gauche. Il boitait fortement le matin. Les jours suivants son état s'aggrava ; huit jours après, il dut s'aliter, ne pouvant plus marcher.

Un mois, deux mois passèrent ainsi, son mollet était devenu sans force, mou, on aurait dit qu'il y manquait un os.

Amaigri, fiévreux, le fossoyeur commençait à délirer, car voilà six mois qu'il était couché, risquant de perdre sa place, autre souci moral qui s'ajoutait à sa douleur physique.

Théo seul connaissait la nature et le secret de son mal, mais n'avait révélé à personne sa profanation. Un soir enfin, épuisé, excédé, à bout de forces, il se confessa à sa femme qui le lendemain matin, en allant tinter l'angélus avant le jour, prit le tibia dans sa poche et discrètement l'enfouit à l'endroit où il avait été dérobé.

L'état de Théo s'améliora dès ce moment et six mois après, juste le temps qu'il avait conservé le tibia, Théo marchait et reprenait ses fonctions de bedeau-fossoyeur.

Cependant, il ne se remit pas complètement, demeura sa vie durant rhumatisant et clamait volontiers à ceux qui l'approchaient : "Ma garr, ma garr ! Ma jambe, ma jambe me fait atrocement souffrir. Depuis ma maladie, les rhumatismes ne me quittent plus, on dirait que tous les "chas" (les chiens) de la paroisse me mordent le mollet.

Tout porte à croire que ce n'était là qu'une affreuse obsession dont le malheureux fossoyeur dut subir toute son existence les terribles conséquences.



Potig de Brasparts entre au Paradis

Franchig Kerneis naquit à Coat-Compez, en Brasparts, presque au pied du Mont Saint-Michel. C'était un homme qui faisait honnêtement son métier de cultivateur, vivant avec sa famille dans une bonne aisance, ne médissant pas de ses semblables, aimant son prochain, remplissant de son mieux ses devoirs de chrétien, à tel point qu'il devint par sa conduite une des meilleures ouailles du recteur qui le citait en exemple à ses paroissiens.

Cependant, au bourg de Brasparts, Franchig Kerneis avait un vague cousin du même nom et prénom, connu à la ronde sous le sobriquet de "Potig" Kerneis. Bien qu'apparentés, presque du même âge, les deux cousins ne se ressemblaient pas. Autant Franchig de Coat-Compez avait une existence irréprochable, autant son cousin menait une vie désordonnée. Potig, ayant passé sa jeunesse dans l'armée, y avait contracté de mauvaises habitudes. Il était ivrogne, menteur, mécréant, bref, un mauvais sujet fuyant les gendarmes qui essayaient parfois de le calmer, évitant le recteur qui tentait de le ramener au bercail.

- Moi, je suis libre ; je ne connais ni chef, ni supérieur. Buwons, dansons, prenons la vie du bon côté, elle est trop courte pour qu'on la gâche, avait-il l'habitude de dire.

Maréchal-ferrant, il ne séjournait pas longtemps chez le même patron où toujours quelqu'un ou quelque chose le contrariait. Il avait couru toute la Cornouaille sans trouver la bonne place dont il rêvait, puis, un jour, vieilli, fatigué, usé, repent, il revint mourir à Brasparts, n'ayant même pas un écu pour faire réciter une prière pour son âme. Et c'est ainsi qu'il se présenta à la porte du Paradis :

- Toc, toc.

Par le judas, un oeil le dévisagea.

- Votre nom et adresse ?

Ne se sentant peut-être pas en règle, Potig se présente sans donner de détails.

- Franchig Kerneis de Brasparts.

- De Coat-Compez ?

- Oui.

- Entrez ; votre place est réservée en raison de votre bonne vie terrestre qui nous a donné satisfaction. Ce n'est pas comme votre cousin, Potig, du bourg, celui-là on l'attend aussi sans tarder ; mais pas ici, bien sûr !

C'est donc par ruse, par mécompte, en trichant, que notre homme entra au céleste séjour avec les fonctions d'aide-portier, par ordre d'un tout petit secrétaire qui le reçut en l'absence de Saint-Pierre en vacances.

Dans son nouveau poste, Potig se tenait très bien, essayant de se montrer digne de la charge qui lui était assignée.

Jamais le grand portail, les vitres du ciel ne furent plus propres ; tout brillait ; c'était plaisir de les voir.

Cependant les habitués avaient remarqué que Potig ne s'éloignait guère de la porte d'entrée ; on aurait dit qu'il attendait quelqu'un pour être le premier à lui souhaiter la bienvenue. Ce quelqu'un c'était son cousin Franchig Kerneis, de Coat-Compez, dont il tenait la place illégalement. Aussi vous comprenez que notre lascar n'avait pas hâte de le voir arriver par crainte d'une explication orageuse. Il arriva cependant un jour.

Potig, qui guettait les entrées, le reconnut de loin.

A travers les carreaux, de son plumeau lui fit signe d'attendre, et il attendit cent ans.

Au bout de ce temps, impatienté, malgré les signaux désespérés de Potig, il osa frapper au portail où Saint Pierre était de service.

- Toc, toc.
- Qui est-ce ?
- Franchig Kerneis, de Coat-Compez, en Brasparts.
- Mais vous êtes au ciel depuis cent vingt ans !!!!
- Pas possible, il doit y avoir erreur !
- Non, non, les registres sont là ; votre nom est pointé comme entrant ; vous êtes aide-concierge.
- Mais nous étions deux Franchig Kerneis à Brasparts. Il y avait moi et mon cousin Potig, mort depuis très longtemps.
- Tiens, tiens, je parie qu'il y a eu malentendu pendant que j'étais en vacances.

On compare les registres et les listes nominatives avec les adresses exactes et l'on s'aperçoit vite du subterfuge. Alors Saint Pierre, l'oeil courroucé s'adressant à Potig :

- Comment, gredin, tu as osé donner un faux nom pour usurper la place d'un honnête homme, de ton cousin, en plus ?

Il appelle le petit secrétaire qui dut reconnaître avoir admis Potig par mégarde, n'étant pas très au courant des us et coutumes des fonctions de portier.

- Comment allons-nous arranger cela, dit Saint Pierre ? Je sais que ce n'est pas tout à fait la faute de Potig, mais plutôt la vôtre ; aussi, je vous préviens illico que votre avancement sera retardé.

"Cependant, comme nous n'avons pas l'habitude d'expulser nos bons serviteurs, nous sommes dans l'obligation de garder Potig qui, d'ailleurs, est un excellent travailleur."

Et c'est ainsi que Potig le joyeux luron fut encore plus heureux au Ciel qu'il ne l'avait été sur terre.

On peut dire qu'il était né sous une bonne étoile.



La Morgane de Brasparts.

Le puits du chien à Kergaradec, en Brennilis

C'était là-bas, près du château du Russec, à une demi-lieue de Saint-Herbot, au village de Kergaradec, en Brennilis, sur un plateau suplobant la rivière Ellez. Là vivait Job Nédélec qui aurait été un homme heureux, s'il avait eu de l'eau dans sa ferme située sur le versant sud des Monts d'Arrée.

Il avait ses granges pleines, un bon cheptel, un versant qui donnait des fruits d'un automne à l'autre, et quelques centaines d'écus bien placés chez le notaire à Huelgoat.

Mais restait cette question d'eau qui semblait insoluble. Souvent, il s'était demandé comment ses aïeux avaient songé à bâtir là, à flanc de coteau, sur le sec, alors qu'à mille deux cents pieds plus bas dans la vallée, l'eau claire coulait à flot chez ses proches voisins qu'il jalousait un peu pour cet avantage naturel.

Mais voilà déjà trop longtemps que cette situation durait ; tous ses ancêtres, comme lui avaient souffert de cet état de choses auquel il était urgent de remédier.

Il fit donc appel à Laouig Koant, un spécialiste carrier-puisatier, qui immédiatement se mit au travail. Dès les premiers coups de pioche il tomba sur le roc où l'outil ne mordait pas. Aussi la tâche n'avancait guère, si bien qu'au bout de trois semaines, Job, découragé, voulant limiter les dépenses déclara :

- Je renonce malgré moi ; demain tu pourras arrêter le travail.

L'ouvrier s'en alla, pressentant qu'on le rappellerait. Cependant Job Nédélec ne dormait plus, en pensant au puits, à ce puits qu'il n'aurait jamais, qui devenait le cauchemar de sa vie.

Une nuit donc, il se coucha fiévreux, fit un rêve, le rêve qui hantait son existence.

Il aperçut au loin une nappe d'eau, lac immense dont il ne voyait pas la fin, encerclé de montagnes ressemblant à s'y méprendre aux sommets de l'Arrée.

Des courlis évoluaient au-dessus des eaux, brillant aux reflets du soleil couchant. Job s'avança pour se rendre compte de la topographie des lieux, espérant qu'il serait peut-être possible d'amener cette eau à Kergaradec, par une canalisation appropriée, mais chose bizarre, il avait beau avancer, il n'approchait pas du lac qui restait toujours à la même distance ; les courlis seuls, dans leurs évolutions semblaient parfois se rapprocher.

Vers six heures, Job se réveilla fortement impressionné. Il rappela le puisatier de Lannédern qui, le lendemain se remit au travail. La besogne avançait vite car voilà qu'il avait trouvé le sable où la pioche entraînait toute seule. En quinze jours, il était à soixante-quinze pieds, constata que la terre devenait lourde, humide ; l'eau ne devait pas être loin, Job aurait donc satisfaction bientôt ; mais voici que la roche réapparaissait arrêtant net la progression de l'ouvrier. A la joie succéda la consternation ; le travail était arrêté pour la deuxième fois.

Cependant, cette nuit-là, halluciné par la même idée, Job fit encore un rêve dans lequel il revit le même lac, avec les mêmes oiseaux blancs. Mais cette fois-ci, le lac était tout près, si près qu'il n'avait qu'à allonger le bras pour tremper ses doigts dans l'eau claire. Il constata qu'il serait très aisé de l'amener dans sa cour par une toute petite canalisation qui ne coûterait pas cher. Heureux, il se réveilla bien décidé à reprendre l'ouvrage. Laouig revint mais fit des objections pour descendre car l'air devenait lourd, le travail difficile dans le noir. Pour le décider, Job lui dit :

- "Je doublerai ta paye. Voici deux litres de vin pour te soutenir, un paquet de dix chandelles pour t'éclairer. "Lampoun", le chien, descendra avec toi, s'il y a danger, c'est lui, tout petit, qui sera le premier incommode. Allons descends, il faut en finir".

Et tac, et poum ! et tac, et poum ! faisait la pioche heurtant le roc qui ne céda pas. Pour se donner de la force, Laouig entama le premier litre et les coups redoublèrent. Cependant, il ne progressait guère. A midi c'était tout juste si l'on remarquait la trace d'une demi-journée de travail, mais le premier litre était vide. Laouig qui avait bien mangé, pensa au chien, l'appela : "Lampoun ! Lampoun !" Point de chien. Mais, comment ? Il n'était pourtant pas sorti, il n'avait pas d'ailes. En regardant de tous côtés il découvrit dans la paroi du puits une excavation où Lampoun avait peut-être pu se cacher pour sommeiller.

Il s'en approcha, vit à la lueur de sa chandelle, le chien de l'autre côté, en arrêt devant une bande d'oiseaux blancs, immobiles près d'une nappe d'eau. Intrigué, il poussa légèrement la roche qui céda, lui donnant accès dans une grotte immense où dix chapelles comme celle de Saint-Herbot auraient passé inaperçues.

A son arrivée, les oiseaux s'envolèrent, se posèrent plus loin à cent mètres sur le bord d'un lac, poursuivis par Lampoun qui aboyait furieusement.

Enhardi par le vin de midi, Laouig suivit le chien sur la berge qui entourait le lac. Les oiseaux s'éloignèrent, Lampoun aussi et Laouig les suivit longtemps à la lueur de sa sixième chandelle.

Il dut aller loin car il y avait environ quatre heures qu'il marchait. Tout à coup il entendit au-dessus de sa tête, des piétinements, des rires, des voix de femmes dont l'une disait :

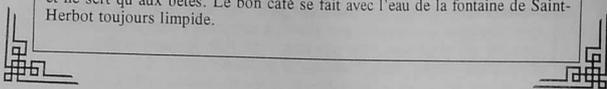
"Digaz an toaz d'ar forn."
(Amène la pâte au four).



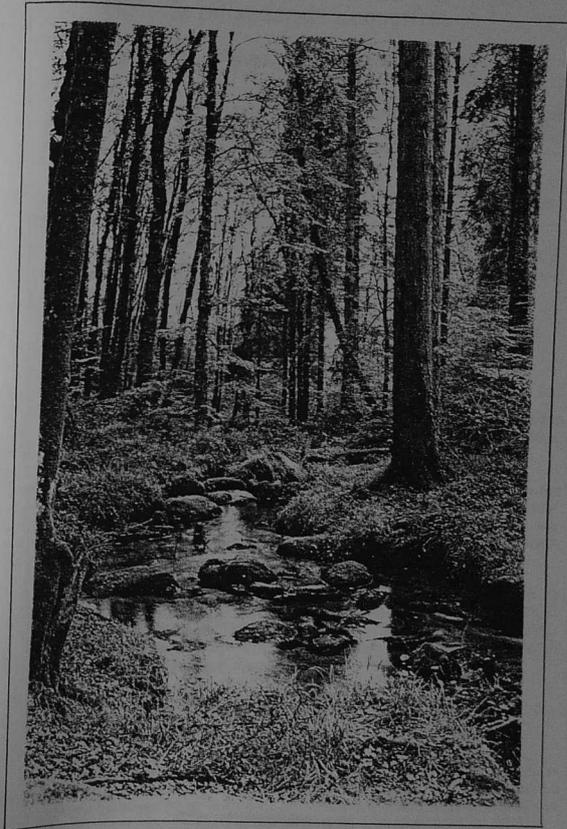
Frisonnant de frayeur, il faillit tomber en syncope, mais instinctivement, il suivit Lampoun, qui attiré par les courlis fuyait toujours plus loin. Voilà la neuvième chandelle entamée. Dans un quart d'heure, ce serait le noir absolu dont il ne sortirait jamais. Il se hâta et tout à coup, ayant fait le tour du lac, arriva devant la brèche qui lui permit de rentrer dans le puits.

Mais son passage causa un éboulement sous ses pas. Aussitôt, les eaux trouvant une issue envahirent le fond du puits d'où Laouig eut juste de temps de se retirer. Quant à Lampoun occupé à la chasse aux courlis, on ne le revit jamais.

Depuis, l'eau ne manque pas à Kergaradec ; mais elle est un peu trouble et ne sert qu'aux bêtes. Le bon café se fait avec l'eau de la fontaine de Saint-Herbot toujours limpide.



Laouig Koant s'éclaire avec une chandelle dans la grotte immense



L'ANKOU, LE FAUCHEUR DES VIES

- Veig Richou, le pillaoouer de Loqueffret



LOQUEFFRET

Véig Richou le pillaoouer de Loqueffret

C'était au temps très lointain, quand la Basse-Bretagne était à peu près couverte de forêts, dépourvue de routes, ce qui entravait les communications et les échanges d'une contrée à l'autre.

Cependant, les pillaoouers existaient déjà, et régulièrement dévalaient des sommets de l'Arrée, fouillant le pays de Crozon à Callac, de Roscoff à Hennebont.

Véig Richou était un de ces trotteurs. Fils de pillaoouer, il était né haut, sur le versant sud de la crête des monts, au rude pays de Loqueffret, où, suivant un dicton cornouaillais, le diable mourut de froid :

*E Loqueffret eo maro
An diaoul gant an anouet.
(A Loqueffret, le diable
mourut de froid).*

Dans les campagnes, l'on se souvenait, de père en fils, de le voir passer, une fois l'an, sa tournée l'emmenant d'une mer à l'autre, par-dessus les deux chaînes de montagnes.

C'était un pauvre hère, misérable au possible. Le métier, il faut croire nourrissait mal son homme. Sa carriole, tenant par le force de l'habitude, était tirée par "Lutine", un bidet tacheté et panard, d'aspect aussi miteux que son maître. On l'entendait venir de loin, grâce au bruit caractéristique des essieux mal graissés qui faisaient continuellement : "wig, woeg".

Véig Richou était connu de tout le monde, partout on lui réservait un accueil convenable ; car chez nous, l'on est hospitalier pour les mendiants et Véig en était un, tout juste déguisé. Quand il lui arrivait d'élargir sa tournée, et lorsque pour la première fois, il entrait dans un village, il se faisait connaître en psalmodiant son éternel refrain :

*"Pillou évit bolemnou !"
(Des chiffons pour des bols !)
cela suffisait pour lui donner une nouvelle pratique.*

Quand Lutine commençait à peiner sous son faix, notre homme s'acheminait vers ses "dépôts" de Kastel Pol, de Guingamp ou de Quimper. Là se faisait l'échange pillou-bolemnou. Si les chiffons étaient en plus-value de la vaisselle, quelques écus, voire quelques louis rentraient dans la poche du pillaoouer, ce qui lui permettait d'améliorer son ordinaire par l'acquisition de tabac, de pain frais, de lard fumé que le vin ou l'eau-de-vie aidaient à "descendre".

Véig Richou arrivait quand on y pensait le moins, tantôt le jour, tantôt la nuit, car il n'avait ni horaire, ni itinéraire ; sa fantaisie seule décidait de ses tournées.

Les enfants n'étaient qu'à demi-rassurés par sa présence, car Véig ne se mettait guère en frais de toilette et leur inspirait une certaine crainte.

Son âge était indéterminé. Une longue barbe, depuis toujours blanche mangeait sa figure où brillaient deux petits yeux noirs très mobiles ; son nez en bec d'aigle et sa bouche édentée, l'enlaidissaient encore davantage si cela eut été possible.

Grand, voûté, coiffé du large chapeau rond, vêtu du chupenn et du traditionnel bragou-braz, avec des sabots bien bourrés de paille fraîche, tel se présentait le pillaoeur qui, malgré son aspect rébarbatif, gagnait à être mieux connu, ce n'était pas un méchant homme.

Pour oublier sa misère et chasser son ennui, il agrémentait sa triste condition, les dimanches dans les petites auberges qui jalonnaient sa route. Alors, émoustillé, perdu dans les vapeurs d'alcool, il chantonait :

*Soizig a oa eur fleurenn
Ha he doa daoulagad kaër
Re vrao evit eur pillaoeur.
(Françoise était une fleur
Elle avait de beaux yeux
Trop jolie pour un chiffonnier).*

Dans ses confidences, il racontait que, délaissé par sa jolie épouse, il en avait conçu une amertume qui lui laissait au coeur une plaie inguérissable. C'est peut-être la raison pour laquelle il cherchait l'oubli de ses maux dans la boisson et négligeait peu à peu ses devoirs de chrétien pour une conduite blamable.

Mais, à cette époque, malgré la dure existence, l'on vivait vieux. Vieux aussi était Véig Richou qui, malgré ses tribulations, ne manifestait aucune haine de rejoindre ses ancêtres.

Mais là-bas, dans l'enfer, "Potr-Ru" se plaignait ferme de cet état de choses : ses entrées de Basse-Bretagne diminuaient, ce qui commençait à l'inquiéter, comme bien vous pensez. Depuis longtemps, il cherchait vainement un représentant chez nous, un pourvoyeur, un rabatteur, dirait-on aujourd'hui. Saint Pierre aussi avait remarqué que la Basse-Bretagne ne fournissait plus son contingent habituel au céleste séjour.

Tous deux s'en référèrent au Père Eternel qui les dépêcha sur terre pour régler l'affaire.

Un dimanche, il leur ordonna donc de se rendre sur terre. Ils arrivèrent à la brune, au pied du Roch Trévél où ils trouvèrent Lutine à demi-écrasé sous sa charge et Véig, fatigué par le poids des ans autant que par les tracasseries d'une existence tourmentée, rendit l'âme devant les deux délégués.



Déjà Potr-Ru voulait s'en emparer.

"J'attends depuis longtemps ce vieux fripon. Sa place est retenue chez moi."

Mais Saint Pierre intervint.

- Voici les balances, dit-il. Je sais que cette âme n'est pas sans tâche, mais elle mérite quand même d'être évaluée avec équité.

On pesa donc l'âme du pillaoeur. Mais chose extraordinaire, on remarqua qu'elle n'était pas assez noire, assez lourde pour descendre, assez blanche, ni assez pure pour monter.

Comment faire ?

Nos deux émissaires convinrent alors, que Véig Richou resterait indéfiniment sur terre, puisque le purgatoire n'existait pas encore. Pour lui apprendre cette bonne nouvelle, d'un commun accord, on le ressuscita et on le pria de reprendre son ancien métier de pillaoeur. Mais à leur grande stupefaction, Véig refusa net.

Pour concilier ses bonnes grâces, Potr-Ru sollicita ses services, Saint Pierre aussi.

- Que me faudra-t-il donc faire dans mon nouvel état ? Ne comptez surtout pas sur moi pour être facteur, sous prétexte que je connais le pays, je suis rhumatisant. Je ne ferai pas davantage un soldat, un marin ou un fonctionnaire, je ne veux aucun assujétissement.

- Bon, bon, vous travaillerez pour nous deux. Depuis longtemps nous désirons un commis-voyageur en Basse-Bretagne où notre clientèle est fortement en baisse.

- Mais je n'ai pas d'outils.

On fouilla la carriole où parmi les chiffons et la ferraille, on découvrit un marteau que Véig refusa, n'étant pas forgeron, une charrue qu'il rejeta, n'étant pas laboureur. Restait une vieille faux toute rouillée, mais dont le tranchant était encore bon. Il l'accepta afin de n'être pas un éternel oisif sur terre. Pour éviter des frais d'installation, on lui laissa sa vieille carriole et Lutine, Véig était devenu l'Ankou de la Basse Bretagne et se mit immédiatement à l'ouvrage. Il passa d'abord au Mougau, à Kerbruc, puis à Ty-Kroaz, à Ty-Névez, à Kerriou et à Kergréac'h.

Cependant, sa mort n'étant pas ébruitée, on s'étonnait un peu partout, de ne plus voir le vieux chiffonnier. Mais très vite, on comprit qu'il avait changé de métier et qu'il rôdait maintenant de préférence, la nuit, où il arrivait, comme autrefois, quand on ne le demandait pas, fauchant, fauchant, tantôt pour Saint Pierre, tantôt pour Potr-Ru. Ceux-ci étaient désormais assurés d'être servis par un représentant jamais en chômage.

Si, cheminant de nuit, sur les routes de Basse Bretagne, vous entendez le "wig-woeg" d'une carriole tirée par un bidet tacheté, garez-vous, attendez. C'est Véig Richou qui passe. De sa faux rouillée il tranche aveuglément les épis verts comme les épis mûrs, les jeunes comme les vieux :

*D'a beb oad
E vez discaret ar hoat.*



POSTFACE

René Marie TRELLU est né le 14 janvier 1889 à Ploëven (Finistère). Il combat dans les rangs de l'armée française pendant la première guerre mondiale, assumant sept années de service militaire. Il est nommé instituteur à Commana en 1919 où il exerce avec son épouse née Marie Gabrielle Galaine. En 1924, le couple s'installe à Saint Thonan, il y demeure jusqu'en 1933 qui le voit se fixer à Brest jusqu'en 1942. C'est alors le temps de la retraite professionnelle: Mr et Mme Trellu reviennent vivre à Commana où ils reposent aujourd'hui.

Le premier recueil de contes écrits par René TRELLU : "*Contes et récits des Montagnes d'Arrée et des Montagnes Noires*" a fait l'objet de trois éditions.

ABBRE GENEALOGIQUE SOMMAIRE DE RENE TRELLU

TRELLU Jean Anne LE GUILLOU
(Né à Cast le
31.01.1770)

TRELLU Corentin
(Né à Cast le
11.09.1799)

TRELLU Jean Marie Jeanne CORNIC
(Né à Cast en
1800)

TRELLU Alain Marie Jeanne YOUINOU
(Né à Plonévez
Porzay, le
12.01.1848)

TRELLU René Marie Marie Gabrielle GALAINE
(Né à Ploëven le
14.01.1889)

Mariés en 1919

Toute reproduction d'un extrait quelconque de cet ouvrage, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite, sans autorisation des auteurs.

FEVRIER 1992.

Pour toute information, collaboration ou adhésion, contacter :

L'Association des Amis de
l'Ecomusée des Monts d'Arrée

Moulins de Kerouat
29450 COMMANA

Tél. 98.68.87.76

